



НННН

LÉGENDE FILMS PRÉSENTE

JASON CLARKE ROSAMUND PIKE JACK O'CONNELL JACK REYNOR ET MIA WASIKOWSKA

HHhH

UN FILM DE
CÉDRIC JIMENEZ

AVEC CÉLINE SALLETTE ET AVEC LA PARTICIPATION DE GILLES LELLOUCHE

ADAPTÉ DU ROMAN «HHhH» DE LAURENT BINET ©ÉDITIONS GRASSET & FASQUELLE, 2009 - PARIS, FRANCE

PRODUIT PAR ILAN GOLDMAN ET DANIEL CROWN

DURÉE : 2H

SORTIE LE 7 JUIN

DISTRIBUTION
MARS FILMS
66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
CONTACT@MARSFILMS.COM

PRESSE
AS COMMUNICATION
SANDRA CORNEVAUX ET AUDREY LE PENNEC
8, RUE LINCOLN - 75008 PARIS
TÉL. : 01 47 23 00 02
AUDREYLEPENNEC@ASCOMMUNICATION.FR

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSFILMS.COM



SYNOPSIS

L'ascension fulgurante de Reinhard Heydrich, militaire déchu, entraîné vers l'idéologie nazie par sa femme Lina. Bras droit d'Himmler et chef de la Gestapo, Heydrich devient l'un des hommes les plus dangereux du régime. Hitler le nomme à Prague pour prendre le commandement de la Bohême-Moravie et lui confie le soin d'imaginer un plan d'extermination définitif. Il est l'architecte de la solution finale.

Face à lui, deux jeunes soldats, Jan Kubis et Jozef Gabcik. L'un est tchèque, l'autre slovaque. Tous deux se sont engagés aux côtés de la Résistance, pour libérer leur pays de l'occupation allemande. Ils ont suivi un entraînement à Londres et se sont portés volontaires pour accomplir l'une des missions secrètes les plus importantes, et l'une des plus risquées aussi : éliminer Heydrich.

Au cours de l'infiltration, Jan rencontre Anna Novak, tentant d'endiguer les sentiments qui montent en lui. Car les résistants le savent tous : leur cause passe avant leur vie. Le 27 mai 1942, les destins d'Heydrich, Jan et Jozef basculent, renversant le cours de l'Histoire.



ENTRETIEN AVEC CEDRIC JIMENEZ

Qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé et touché dans le livre de Laurent Binet ?

Si l'on parle purement de récit, il y avait deux aspects qui ont particulièrement retenu mon attention. D'abord, une dimension purement historique. Il s'agit de l'histoire de Heydrich,

personnage que je connaissais mal. Je ne l'avais pas identifié comme l'architecte de la Solution finale et j'ignorais qu'il avait été l'unique haut dignitaire nazi à avoir été assassiné par la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale. D'autre part, j'étais fasciné par la trajectoire de ces deux gamins qui partent en mission, résolus à l'éliminer. Cette thématique – le sacrifice pour une grande cause au détriment de sa propre vie – m'est chère, sans doute parce que je n'en serais pas capable. C'était aussi le cas du juge Michel, dans LA FRENCH, qui plaçait l'intérêt collectif avant son intérêt personnel. Il n'y a pas grand-chose de plus admirable que de se dire « ma vie est moins importante que celle de milliers de gens qui vont souffrir si je ne fais rien ».

Laurent Binet s'interroge dans son livre sur la place de la fiction au cœur d'un récit historique. Vous êtes-vous aussi posé cette question ?

À mon sens, Laurent Binet s'est confronté à la difficulté de transformer le réel en matière fictionnelle, sans trahir ce que les personnages ont réellement été. C'est intéressant car nous, scénaristes, sommes sur ses pas, heurtés aux mêmes questionnements. Essayant sans cesse de respecter le formidable ouvrage que nous avons entre les mains, tout en l'adaptant aux contraintes de l'exercice scénaristique. À ce que le cinéma impose de raccourcis, de contractions. Ce sont des dilemmes répétés et passionnants pour réussir à obtenir un récit à la fois juste et captivant. Il y a aussi chez Laurent la volonté de ne jamais céder à la tentation d'arranger la réalité au profit du récit, quitte à frustrer quelque peu le spectateur. C'est aussi un exercice contraignant, nécessaire et casse-gueule par moment, auquel on doit se confronter quand on met en scène une histoire vraie.

Êtes-vous resté proche du livre dans l'adaptation ?

Oui, même si on a dû faire des choix car le livre regorge d'informations passionnantes qu'on ne pouvait pas toutes garder : la digression fonctionne rarement au cinéma. Et on fait alors des choix parfois douloureux. Le film est donc très proche du livre dans son propos, mais il ne peut pas y coller de manière littérale. Sinon il ne tiendrait pas debout et perdrait son centre de gravité.

Encore une fois, ce qui m'a le plus parlé, c'est la thématique du sacrifice et de la résistance au sens total du terme, au détriment de sa propre vie. Nous avons choisi d'aborder la « cible » d'abord, et de prendre le temps de la mettre en exergue, pour montrer que cet homme devait être stoppé dans son ascension, même si c'est la « conséquence » qui m'intéresse davantage. Car l'instinct de survie de l'être humain n'est pas forcément compatible avec le sens du sacrifice. Et quand ce choix s'impose à sa ligne de conscience et de conduite, on touche souvent aux plus belles notions de l'âme humaine.

En dehors du livre, extrêmement bien documenté, avez-vous mené des recherches historiques ?

Oui. Non pas que le livre manque de documentation, bien au contraire. Mais il offre une interprétation de l'histoire, d'autant plus qu'il se situe à mi-chemin de la fiction et de la réalité. J'ai lu des biographies de Heydrich et des deux garçons résistants. Non pas pour compléter le livre mais pour avoir la sensation de me forger mon propre avis sur l'histoire et nourrir des axes de narration qui servent ce que j'ai choisi de mettre en lumière à l'intérieur du livre. On ne peut jamais être trop documenté quand on s'attaque à ce genre de sujet.



Comment avez-vous trouvé la bonne distance avec Heydrich, afin d'éviter de lui trouver les moindres circonstances atténuantes ?

Dès l'instant où on choisit d'aborder un personnage, il faut le faire exister, autrement dit, le rendre réel sans pour autant l'humaniser. Les hommes comme Heydrich sont tellement négatifs et épouvantables qu'on a tendance à croire qu'ils n'existent pas d'un point de vue biologique. L'humaniser, qui implique une forme d'empathie, n'était pas mon but, mais le faire exister en tant qu'être humain. Je voulais donc montrer que, aussi mauvais soit-il, on peut croiser des hommes comme lui dans la rue : il avait une femme et des enfants et il était face aux mêmes problèmes que tout un chacun. Ce n'est pas un personnage de conte ou un monstre issu de l'univers Marvel : il incarne la capacité qu'a l'être humain d'être dénué de toute morale. C'est en cela que la distance avec lui est difficile à trouver : on est nécessairement confronté à son intimité, puisque c'est le seul moyen de montrer que cet homme a existé. Et dans le même temps, il s'est construit en allant aussi loin qu'il le pouvait dans les abîmes de l'horreur.

Dès son premier rendez-vous amoureux, Heydrich laisse entrevoir sa brutalité...

C'est un personnage animé par des instincts bestiaux avec toute la brutalité qu'ils impliquent. Mais avant tout, c'est un homme qui ne considère pas l'autre comme existant vraiment. C'est ce déficit total d'altérité qui explique qu'il peut tuer sans être affecté par l'horreur. Il n'a pas la sensibilité de l'autre : il ne peut ressentir la souffrance infligée à autrui qu'en se faisant du mal à lui-même. Dans la scène dont vous parlez, on sent qu'il baise seul. Il le fait sans jamais tenir compte de l'autre et c'est à l'image de toute sa vie. Il avance sans avoir la moindre connexion affective, humaine, émotionnelle avec le reste de l'humanité. Quand on en arrive à gommer l'existence de l'autre, on bascule dans un monde d'une noirceur absolue et sans limite.

Le film évoque le mythe de Frankenstein : Lina repère Heydrich, le façonne et fait de lui le monstre qu'il est devenu – avant que celui-ci ne se retourne contre sa « créatrice ».

Absolument. Mais à mesure qu'il épouse l'idéologie qu'elle lui fait découvrir, il incarne aussi la quintessence des erreurs monumentales qu'a commises une partie du peuple allemand en pensant que la solution pouvait venir du nazisme. Lina estime sincèrement que le régime hitlérien est l'issue à la crise morale et économique que traverse le pays. Elle pousse son mari à en être l'un des plus grands représentants. Dans ce moment tragique de l'histoire allemande, nombreux ont été ceux qui ont cru à une solution radicale : le retour de balancier n'en est que plus violent. Et du coup, comme dans le mythe de Frankenstein, Lina paie cette erreur au prix fort.

On voit très bien comment les sans-grades et les hommes déchus sous l'ancien régime étaient attirés par le parti nazi.

Le populisme se sert toujours du désespoir des gens : il recrute ceux qui se sentent délaissés, maltraités, et qui ont une dent contre l'autorité. Le discours est toujours le même : « la société vous veut du mal alors que nous, on vous veut du bien ». Il s'agit donc de regrouper ceux qui se sentent rejetés autour d'un discours de haine – totalement contreproductif – pour écraser ceux qui sont censés les avoir écartés. C'est un principe dangereux qui alimente la haine et la volonté de détruire que l'on retrouve malheureusement de nos jours dans certains mouvements politiques et idéologies radicales.

Comment avez-vous su donner le sentiment palpable qu'on plonge dans les arcanes de l'appareil nazi ?

Je voulais rendre le filmage réel à travers Heydrich et traiter son univers comme un cauchemar.

Je souhaitais aussi alterner le sensoriel et le réalisme, pour recréer cette relation dérangement entre cauchemar et réel. Du coup, j'ai parfois utilisé des ralentis et des effets vaporeux pour montrer que le nazisme est une forme de folie collective qui ne fait que grandir. Comme un monstre qui grossit par lui-même. C'était mon parti-pris visuel de mettre en scène un cauchemar en train de devenir réalité. Une fois ce cadre posé, la plongée dans l'appareil nazi passe par des choses assez simples et par des mouvements humains que – malheureusement – tout le monde peut comprendre. Car même si l'adhésion au nazisme est absolument épouvantable, elle n'est pas si surprenante de la part de l'homme quand il est en proie à ses pires travers et à ses plus grandes frustrations.

De même, il suffit de quelques plans pour camper la résistance tchèque, d'abord en Écosse, puis à Prague.

Là encore, on est parti d'un principe très simple à comprendre sur un plan psychologique : ces jeunes gens n'acceptent plus que des innocents se fassent tuer, et que le monde entier ferme les yeux sur le massacre, et ils décident donc d'aller se battre. Si tout le monde peut comprendre qu'il faut aller se battre contre ceux qui commettent des exactions, ce qui est compliqué, c'est le passage à l'acte : comment en vient-on à sacrifier tout ce qu'on a dans la vie pour lutter contre un régime criminel ? Je ne voyais donc pas l'intérêt de passer du temps en scènes d'exposition « historiques » (le renversement de Benes, le rôle de Churchill, etc.) Je voulais m'attacher à ces deux garçons qui pensent qu'il n'y a rien de plus important dans la vie que leur mission et qui allaient rencontrer sur leur route un futur heureux (l'amour, la famille) auquel ils allaient devoir renoncer au nom de leur engagement moral.

Vous montrez bien l'omniprésence d'une caméra lors des exactions nazies, comme si le régime cherchait à immortaliser sa monstruosité.

Les nazis sont les premiers grands escrocs de la propagande visuelle : ils excellent à manipuler le peuple par l'image. Les nazis ont tout filmé et cela m'avait beaucoup marqué. Ils étaient convaincus qu'il fallait archiver la manière dont ils étaient en train de changer le monde : il existe des centaines de milliers d'heures des monstruosité absolues filmées par les nazis qui sont d'ailleurs totalement irregardables. À un moment donné, Heydrich déclare : « Les générations futures nous remercieront ». On pourrait croire que les nazis n'auraient pas souhaité garder un témoignage de leurs exactions, mais ils voulaient au contraire conserver une trace de leur légitimité à imposer un ordre salutaire au monde. Ils étaient sûrs que c'était nécessaire, comme l'a d'ailleurs écrit Heydrich dans des lettres. On touche tellement à la noirceur de l'âme humaine, en faisant appel aux instincts les plus effrayants, qu'il n'y a pas d'explication logique et cartésienne à ce type d'idéologie.

On est frappé par la fluidité de la mise en scène et sa capacité à éviter le piège de la reconstitution historique.

Instinctivement, j'ai tendance à me sentir proche d'une utilisation organique de la caméra. Je suis aimanté par cette grammaire filmique : je veux être au cœur de l'action pour ne pas en être simple spectateur. J'utilise parfois des filtres, comme la musique ou les ralentis, pour créer des émotions les plus viscérales possibles. Je suis dans cette relation-là au cinéma. D'où aussi un filmage à l'épaule, pour être proche des personnages et de l'action, et donner le sentiment qu'on participe aux scènes d'action.

De même, les décors semblent habités, et surtout pas fabriqués spécialement pour le film.

Cela relève de la même démarche. J'essaie de tourner au maximum en décors extérieurs : j'aime être dans les lieux de l'action. Je déteste « voir » un film – j'aime « vivre » le film. Que ce soit par le cadre, la lumière ou les décors, j'essaie d'attraper le spectateur pour qu'il soit happé et envahi par le film, quitte à le brutaliser parfois ou à ne pas le laisser respirer pour créer une sensation d'immersion.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de tourner en 35 mm ?

Pour les films d'époque, l'image est plus douce et elle a moins de piqué. Que ce soit pour les décors ou les costumes, on y retrouve la texture qu'on a l'habitude de voir dans les images d'archives des années 50. Sinon, avec le HD, on instaure un décalage avec l'inconscient collectif. Je trouve que la pellicule offre un point de vue plus organique et cohérent pour les films d'époque.

Quelles étaient vos priorités pour la lumière et la gamme de couleurs ?

Je ne voulais surtout pas faire un film « gris » car on a tendance, dans notre représentation mentale, à voir cette époque grise. Je voulais me placer dans une volonté de vivre les événements comme les ont vécus les protagonistes : or, ils ont tout vécu en couleurs ! Je voulais également éviter à tout prix le travers de la monochromie, comme on a tendance à le faire certains films d'époque. En adoptant le regard des personnages, il fallait se mettre dans les couleurs de l'époque. Je tenais à retrouver la gamme chromatique de l'époque, quitte à forcer certaines teintes, mais sans « tordre » la réalité pour ne pas créer de distance avec le sujet.



Comment s'est passé le casting pour Heydrich et Lina ?

Heydrich était un cas difficile. Il fallait répondre à l'archétype du personnage – effrayant et bestial – sans tomber dans la caricature. Un tel rôle exige une grande puissance de jeu et beaucoup d'assurance. Or, à chaque fois que j'ai vu jouer Jason Clarke au cinéma, j'ai décelé une force de jeu naturelle et une puissance dans le regard. Il peut se contenter d'un jeu très minimal – et cela suffit. Dès que je l'ai rencontré, je me suis dit « c'est lui ». Il a tout lu sur le sujet, et notamment toutes les biographies, et il avait une vision très claire et décomplexée du personnage. Jamais il n'a cherché à atténuer l'abjection de Heydrich : il a compris qu'il fallait assumer tout ce qu'il fait. Et il n'a pas non plus essayé de se préserver en tant qu'acteur. Pourtant, incarner un tel monstre, et le devenir dans l'esprit du spectateur, c'est un pari difficile. Et il a été bluffant.

J'ai rencontré Rosamund Pike grâce à une directrice de casting de Los Angeles. Quand elle a su qu'on allait déjeuner ensemble, elle a vu LA FRENCH et lu

le livre de Laurent Binet en moins de 24 heures. En réalité, c'est elle qui m'a posé des questions : quelle était ma motivation réelle pour faire ce film ? Pourquoi devrait-elle jouer ce rôle ? Etc. Je me suis rendu compte qu'elle voulait avoir mon point de vue sur le film et que c'était de mes réponses que dépendait son accord. Elle n'avait pas « besoin » du rôle pour sa carrière, mais ce qui l'a motivée, c'était le projet. Sur le plateau, Rosamund est une actrice impressionnante. Tant par son immense professionnalisme : elle s'est abandonnée au projet sans chercher à briller. Je pense

que c'est la marque des grands acteurs. D'ailleurs, l'ensemble des comédiens était là pour que le film atteigne son plus haut niveau.

Comment s'est passée la direction d'acteurs ? N'est-ce pas un pari quand on dirige des comédiens venus d'horizons et de pays si différents ?

C'était une bonne complexité. J'adore comprendre avec qui je travaille et je me sers de ce que peut donner l'acteur mais aussi de la personne qu'il est. S'agissant de Jack O'Connell, par exemple, je me suis appuyé autant sur sa technique d'acteur que sur l'aspect fougueux de sa personnalité. Avec Mia Wasikowska, il est très difficile de savoir quand elle joue et quand elle ne joue pas : elle est tellement naturelle qu'elle m'ouvre des portes car tout devient possible et réalisable. Plus j'ai de perspectives, plus j'ai d'outils pour travailler, et plus j'ai l'impression de pouvoir raconter quelque chose d'intéressant.

La musique est tour à tour lyrique et terrifiante.

J'ai travaillé avec Guillaume Roussel qui avait déjà signé la musique de LA FRENCH. Il a suivi le montage dès le début et je n'ai jamais utilisé de musiques temporaires. Il ne s'est inspiré que de ce qu'il a vu et n'a donc jamais singé la musique d'un autre. Du coup, il a créé une partition originale et c'est ce qui a contribué à l'adhésion entre image et musique. Il a utilisé le cymbalum, instrument d'Europe de l'Est, et l'orgue, qu'on emploie rarement au cinéma car il a une résonance macabre et religieuse. Mais dans ce contexte, l'orgue me semble intéressant car les nazis étaient dans la toute-puissance et voulaient changer le monde comme s'ils tenaient leur pouvoir de Dieu. Comme Guillaume est arrivé très tôt sur le film, je lui ai parlé des ressentis que je voulais obtenir : on a vraiment noué une collaboration en partant de rien et construit la musique sur l'image.

Vous n'avez jamais été gêné par la langue anglaise ?

Je suis à l'aise avec l'anglais. Je ne me suis senti frustré de rien, bien au contraire. D'ailleurs, j'ai le sentiment que certains sujets doivent être tournés en anglais. Et le metteur en scène s'adapte à l'histoire qu'il raconte. C'était même assez jouissif de faire un film en anglais car cela fait appel à des références qu'on adore et auxquelles on n'a pas forcément prévu de se frotter.





ENTRETIEN AVEC LAURENT BINET

Comment avez-vous été amené à vous intéresser à Heydrich ?

L'idée est née à l'époque où j'effectuais mon service militaire en Slovaquie en tant que prof de français : mon père, lui-même enseignant, m'a alors mentionné l'attentat contre Heydrich perpétré par des parachutistes slovaques en mai 1942. Très vite, je me suis rendu compte que c'était une histoire peu connue en Europe de

l'ouest. Et c'est en visitant la crypte où s'étaient réfugiés les deux jeunes résistants que je me suis dit que j'allais la raconter.

Qu'avez-vous découvert de plus frappant au cours de vos recherches ?

Je me suis mis à lire tout ce que je trouvais sur le sujet et je me suis rendu sur les lieux des événements. Encore une fois, le déclic s'est produit en visitant la crypte de l'église où s'étaient terrés les parachutistes. J'ai été très ému de voir les impacts de balles dans la pierre de l'église et les traces du tunnel – sur à peine un mètre – qu'ils avaient cherché à creuser pendant le siège de l'église, à sept contre 700 SS.

N'avez-vous jamais craint de vous laisser fasciner par le personnage ?

C'est vrai que c'est un risque, mais mon approche était moins psychologique qu'historique. Ce qui m'a fasciné, en revanche, c'est le fait que la trajectoire d'Heydrich était tellement le pivot du III^{ème} Reich qu'en retraçant sa carrière, on racontait l'histoire du Reich tout entier. C'était donc une perspective historique, mais aussi littéraire : je trouvais qu'il y avait quelque chose de shakespearien chez ce personnage qui me faisait un peu penser à Richard III. De même qu'il y a du Lady Macbeth chez Lina.



Est-ce davantage la figure de Heydrich ou le geste d'abnégation totale des deux jeunes résistants qui vous intéressait ?

Au début, ma porte d'entrée, c'était l'attentat et l'opération Anthropoïde. Mais dans un deuxième temps, la carrière d'Heydrich m'est apparue intéressante. Pour suivre la chronologie, je me suis retrouvé avec un livre divisé en deux parties, l'une consacrée à Heydrich, la seconde à la préparation et à la perpétuation de l'attentat. À un moment, j'ai eu peur d'un certain déséquilibre et j'ai craint de ne pas pouvoir donner plus de place à l'attentat. Mais c'était logique sur un plan factuel : le parcours d'Heydrich se construit sur plusieurs années, alors que l'attentat ne s'étale que sur quelques mois. Pour autant, les temps forts dans le livre et le film sont l'attentat, la traque et le grand final dans l'église.

Vous posez la question de l'immixtion de la fiction dans le récit historique. Est-elle insoluble ?

Non, chacun apporte sa réponse. Il y a de très beaux romans de fiction sur la Seconde Guerre mondiale, mais ce n'était pas mon parti-pris. Je tenais vraiment à restituer l'histoire vraie. C'est la grande problématique du livre : comment raconter une histoire vraie. Avec les problèmes que cela suppose : les incertitudes, les blancs, les témoignages qui ne se recoupent pas. Cette approche rejoint ma préoccupation principale et, dans mon livre suivant, je traite d'ailleurs de la même question.

Vous évoquez aussi votre vie personnelle à travers de courts dialogues avec vos proches. Pourquoi ?

En tant que lecteur, j'aime que le roman prenne la forme d'une conversation. En tant qu'auteur, j'avais envie de faire la même chose et de souligner la subjectivité du livre : je souhaitais que le lecteur sache que le récit n'est pas définitif et officiel. Je voulais l'alerter sur les questions problématiques du rapport entre histoire et fiction. Le meilleur moyen que j'ai trouvé, c'était de rendre compte de l'avancement de mes recherches, de discussions avec mes amis, ou de questionnements que j'avais à la lecture de tel ou tel livre. Et manifestement, j'ai un goût pour la digression !

Pendant l'écriture, la perspective d'une transposition cinématographique vous a-t-elle traversé l'esprit ?

Oui, puisque à deux reprises, dans le livre, je me laisse aller à imaginer qui pourrait l'adapter : d'abord, j'évoque Spielberg, pour des raisons évidentes, et ensuite De Palma. En effet, celui-ci est un cinéaste qui se situe beaucoup dans la mise en scène de l'image et de la perception de l'image. Par exemple, dans la scène de l'attentat, on voit qu'Heydrich aperçoit le premier parachutiste, mais pas le deuxième. Au même moment, les passagers d'un tramway qui passe à ce moment-là ont un autre regard sur l'événement. De Palma utilise souvent le télescopage des points de vue. En outre, j'ai été sans doute influencé par le fait que le premier MISSION : IMPOSSIBLE se déroule à Prague !

Pourquoi n'avez-vous pas participé à l'écriture du scénario ?

Ce n'est pas mon métier et c'est un savoir-faire que je ne possède pas. J'avais passé dix ans à écrire « HHHH » et j'avais envie de passer à autre chose. J'ai tout de suite compris que ce film ne serait pas mon film et je ne voulais pas m'exposer à d'éventuelles frustrations. C'était autre chose -et c'était très bien - et je tenais à laisser faire ceux qui étaient aux commandes du film.

Comment s'est passée votre rencontre avec Cédric Jimenez ?

Ce qu'on me disait de lui était vrai : c'est quelqu'un de très chaleureux, de très enthousiaste et de très séducteur. On a déjeuné ensemble et son enthousiasme faisait plaisir à voir.

Avez-vous servi de conseiller historique à la production ?

J'ai été consulté et j'ai donné mon avis sur différents points du scénario avec lesquels je n'étais pas forcément d'accord. J'ai fait des remarques d'ordre indicatif dont certaines ont été prises en considération.

Qu'avez-vous pensé du choix des décors ?

Quand on m'a dit que le film serait tourné à Budapest, j'ai eu un peu peur. Mais il se trouve que j'y étais quand Spielberg y tournait MUNICH. Or, Budapest ressemble encore plus à Prague qu'à Paris ! Au final, les décors sont ressemblants et les images sont belles. De même l'arrivée

des parachutistes, très impressionnante, a été tournée dans les Alpes. En réalité, il y avait tout au plus quelques collines. Cela donne des images spectaculaires quoique un peu éloignées de la réalité. Mais ce n'est pas grave parce si je suis moi-même attaché de manière névrotique à la véracité, on sait dans un film qu'on est dans une reconstitution qui n'essaie pas de nous faire croire qu'il s'agit d'images d'archives. Ça me gêne moins que dans un récit livresque. Dès l'instant où des acteurs jouent le rôle de personnages historiques, j'estime que la licence poétique est beaucoup plus large que celle d'un récit écrit.

Et le casting ?

J'ai trouvé tous les acteurs excellents. À mon avis, la question de la ressemblance physique est un faux problème. En revanche, j'avais vu beaucoup de films où Heydrich est déjà représenté à l'écran. Kenneth Branagh l'avait joué et avait créé un personnage intéressant qui était plus éloigné de la réalité : il en avait fait quelqu'un d'inquiétant et de séducteur, très sûr de lui, alors qu'Heydrich n'était pas comme ça. Jason Clarke rend mieux compte de la psychorigidité du personnage et d'une certaine forme de réserve : ce n'était pas un grand orateur et il n'était pas très à l'aise en public.

Au final, que reprenez-vous du film ?

C'est un beau film avec de très belles images et d'excellents acteurs qui rend hommage à l'héroïsme des parachutistes et qui fait œuvre de pédagogie. Il montre à travers l'ascension de Heydrich le fonctionnement du IIIème Reich. Il s'attarde notamment sur la création des Einsatzgruppen qu'on n'a pas souvent vu traités au cinéma.





ENTRETIEN AVEC JASON CLARKE

Comment pourriez-vous décrire la trajectoire de Reinhard Heydrich que vous incarnez dans le film ?

Son parcours est intimement lié au contexte socioéconomique de l'époque. L'Allemagne est sortie exsangue de la Première Guerre mondiale et le peuple est profondément marqué par la crise et la frustration. Fils d'un compositeur de musique, il a choisi d'entrer dans l'armée où il a réussi à se bâtir une solide carrière. Mais il commet l'erreur stratégique de répudier une femme qui a d'importantes relations et il est renvoyé de la marine allemande à une époque de fort chômage. Du coup, Heydrich éprouve la même humiliation que ses contemporains. Séduit par le parti nazi, qui a su exploiter l'amertume du peuple et son sentiment de déclassement, il en gravit assez vite les échelons et devient la cheville ouvrière, puis l'un des fers de lance du III^{ème} Reich. Il a d'ailleurs présidé la conférence de Wannsee et initié la Solution finale. Promu Reichsprotektor de Bohême-Moravie, il était à la tête des services de renseignement des SS et de la Gestapo. Autant dire qu'il terrorisait pas mal de monde, y compris des officiers allemands, et qu'il a largement contribué à redessiner la carte de l'Europe.

Qu'est-ce qui, en tant qu'acteur, vous a le plus intéressé chez ce personnage ?

Bien entendu, il s'agit d'un homme qui a commis des crimes atroces et qu'on ne peut pas aborder

comme n'importe quel personnage. Pour autant, ce n'est pas une créature maléfique issue d'un univers surnaturel : il ne s'est pas réveillé un matin en voulant faire le mal. C'est un être humain né dans un certain milieu qui a reçu une certaine éducation. C'est cet enchaînement de circonstances particulières qui m'a fasciné : comment cet homme, produit d'une époque et d'une éducation, est-il devenu ce dignitaire nazi ? Quelles étaient ses motivations profondes ? Dans quel contexte son ascension a-t-elle eu lieu ? Il fallait donc en faire un être de chair et de sang, sans l'humaniser, ni verser dans la caricature.

Quelle était sa principale qualité ?

La discipline. N'oubliez pas qu'il vient d'un milieu de musiciens et qu'il pratique lui-même assidûment le violon et le piano : ce sont des activités qui nécessitent un grand sens de la discipline et qui ne souffrent pas le dilettantisme. Je crois que c'est ce que Lina a décelé chez lui : elle a compris qu'en l'épousant, il ferait vivre sa famille, travaillerait dur et rendrait sa grandeur à l'Allemagne. C'est aussi ce qu'Himmler a vu chez lui : un homme qui possédait la discipline nécessaire pour faire ce qu'il fallait. Quand on lit Mein Kampf, on se rend compte qu'Hitler recherchait des hommes comme lui, capable de réunir les conditions de mise en place du Reich.

Lina a largement contribué à faire de lui un monstre – jusqu'au moment où elle ne le contrôle plus.

Au départ, c'est un excellent fantassin qui, grâce à elle, est devenu un officier exceptionnel. Elle a su flatter d'importants dignitaires nazis haut placés et les faire rencontrer à son mari. Peu à peu, Heydrich

lui a en effet peu à peu échappé : totalement happé par ce qu'il considérait comme sa mission, il n'avait plus besoin d'elle.

Il n'a jamais hésité à faire le sale boulot...

Dans sa conception du surhomme aryen, il faut savoir donner l'exemple. Au moment des massacres des populations civiles, quand les soldats ne supportaient plus l'horreur de la situation et que leurs armes s'enrayaient, il prenait les choses en main pour que ses hommes ne soient pas trop ralentis dans leur tâche et, surtout, pour que l'opération ne prenne pas de retard. C'était avant tout un homme pragmatique. Mais il aimait aussi se sentir investi d'un pouvoir considérable : il lui suffisait d'enfiler son uniforme, de marcher d'un pas militaire et de voir 3000 hommes au garde-à-vous le saluer.

C'est sans doute son excès de confiance en lui qui a précipité sa chute.

Absolument. Hitler trouvait d'ailleurs que c'était parfaitement stupide de circuler en voiture décapotable, sans protection. C'était aussi préjudiciable au parti car l'assassinat d'un dignitaire aussi haut placé dans la hiérarchie nazie était un coup porté au Führer. Mais je pense que Heydrich était d'une assurance sans borne et que sa pratique de l'escrime n'a fait que renforcer ce sentiment.

Vous êtes-vous beaucoup documenté ?

J'adore la phase de recherche et j'ai énormément apprécié de lire tout ce que j'ai pu trouver sur Heydrich, que cela me serve par la suite ou pas. C'est notamment ce qui m'a permis d'affiner les

caractéristiques physiques du personnage. Mais au bout d'un moment, il faut lâcher prise : toute la documentation du monde ne vous permet pas de susciter l'effroi sur le plateau ! Ce que je voulais, c'était faire preuve d'une forme d'agressivité sourde, mais omniprésente, si bien que les gens avaient peur de m'approcher à moins d'un mètre sur le tournage. Heydrich n'est pas le genre d'homme qu'on aborde facilement et je me suis donc efforcé de ne pas être affable et sympathique.

Parlez-moi de votre collaboration avec Rosamund Pike.

C'est une véritable partenaire. Elle arrive sur le plateau extrêmement bien préparée et ne joue jamais sa partition de son côté. Bien au contraire, elle vous fait sentir qu'elle est embarquée dans la même aventure que vous et qu'il s'agit d'un travail d'équipe. Du coup, les rapports entre nous ont été très simples.

Quel genre de directeur d'acteur Cédric Jimenez est-il ?

Comme les meilleurs réalisateurs, il sait fixer le cap sans être autoritaire et sans même que les comédiens ne s'en aperçoivent. On n'a même pas le sentiment d'être « dirigé » au sens classique du terme alors qu'il maîtrise parfaitement le jeu des acteurs. Résultat : il n'y a pas une fausse note parmi l'ensemble des interprètes, du rôle le plus important au moins important. Chacun des comédiens avait le sentiment qu'il pouvait apporter sa contribution à la scène, même si elle était très courte, et se sentait donc à l'aise sur le tournage. Cédric vous donne le sentiment que vous avez du temps – ce qui est fondamental pour un acteur – alors même que le compte à rebours est lancé...

ENTRETIEN AVEC ROSAMUND PIKE

Qu'est-ce qui vous a intéressée chez votre personnage, Lina von Osten ?

En entendant parler du projet, la plupart des gens que je connais m'ont demandé si Lina était une simple femme au foyer qui ignorait les agissements de son mari pendant que celui-ci connaissait une ascension fulgurante au sein du parti nazi. Ce qui m'a intéressée chez elle, c'est qu'elle a été l'artisan de son ascension. J'ai d'ailleurs découvert que Reinhard Heydrich ne serait jamais devenu l'homme qu'il a été sans Lina, son statut aristocratique et sa soif de pouvoir. Elle aurait voulu être elle-même une femme de pouvoir, mais c'était impossible à cette époque. D'une certaine manière, elle ne pouvait que vivre les choses par procuration, à travers son mari. À mon avis, quand elle a jeté son dévolu sur cet homme, elle a senti qu'il serait facilement manipulable et elle en a fait sa marionnette. Mais il avait un côté très cruel et il s'est totalement approprié son ambition dévorante. Autrement dit, elle a nourri le monstre, le monstre a grossi et a fini par dévorer sa créatrice.

Quand on fait sa connaissance au cours d'un bal en 1929, elle déclare à une amie qui la met en garde sur Heydrich qu'elle n'a pas forcément envie de « rester pure ».

C'est une réplique formidable qui en dit long sur Lina en quelques minutes seulement. C'était une femme qui aimait prendre des risques et qui ne recherchait certainement pas la sécurité : elle avait

besoin que quelqu'un la bouscule et perturbe sa vie trop lisse. Elle avait le goût du danger et c'est un trait de caractère que je trouve passionnant à explorer pour un comédien. Pour autant, elle était consciente de l'intimider – peut-être en raison de son statut social – et elle se moquait donc gentiment de lui quand il essayait, de son côté, de l'impressionner.

Elle n'a pas non plus la réaction de la plupart des femmes de l'époque en débarquant chez Heydrich après son renvoi de la marine.

Absolument. Bien qu'elle soit issue d'une famille aristocratique et qu'elle fréquente la haute société, elle ne se montre pas outrée par la liaison qu'entretenait Heydrich avec une autre femme et les promesses qu'il lui a faites. Elle pourrait très bien faire une scène et lui annoncer qu'elle ne l'épousera pas. Au contraire, elle lui déclare froidement : « Si tu veux devenir mon mari, on ne reparlera plus jamais de cette femme. » C'est une réaction extraordinaire et totalement inattendue de sa part. Ce que j'ai trouvé passionnant, c'est que Cédric Jimenez n'a pas souhaité que je répète la scène avec Jason ni qu'il sache à l'avance comment j'allais réagir. J'ai donc débarqué dans la pièce que Jason, ivre de colère, venait de dévaster et Cédric m'a dit : « Tu frappes à la porte, tu entres chez lui : on filmera la scène caméra à l'épaule et on verra bien ce qui se passera. » C'est déstabilisant et effrayant mais galvanisant.

C'est grâce à elle qu'Heydrich fait la connaissance d'Himmler. Une rencontre décisive...

En réalité, s'il n'avait pas été renvoyé de la marine, il aurait sans doute été un officier intègre. Mais il a été profondément humilié et blessé par son

renvoi : Lina comprend qu'elle peut contribuer à sa réhabilitation en lui faisant rencontrer Himmler. Celui-ci est impressionné par la rigueur et la précision d'Heydrich et sa volonté d'exercer des fonctions à hautes responsabilités. Bien entendu, cela flatte Lina et sa propre ambition.

Vous êtes-vous appuyée sur vos recherches pour camper le personnage ?

D'après les témoignages que j'ai lus, Lina pouvait se montrer cruelle envers son personnel, et même violente verbalement, voire physiquement. J'ai souhaité que ce trait de sa personnalité se manifeste dans certaines scènes. Mais dans le même temps, c'était une femme délaissée et malheureuse. Et quand son mari est tué, elle est naturellement dévastée car elle l'a aimé et soutenu à travers toutes les épreuves.

Souhaitiez-vous lui trouver des circonstances atténuantes ?

Lina a évolué dans un environnement marqué par le mal et il était très important de ne pas faire un monstre de mon personnage car le plus effrayant chez une femme comme elle, c'est qu'elle pourrait se trouver parmi nous. Plus elle semble humaine, plus elle est terrifiante. Plusieurs paramètres entrent en ligne de compte : l'influence qu'on exerce, l'époque à laquelle on naît, le milieu où l'on naît, les événements auxquels on est exposé, le genre d'enfance qu'on a vécue etc. Chaque élément a son importance. Bien entendu, elle n'était qu'une petite fille à l'époque de la Première Guerre mondiale. L'Allemagne, à la fin du conflit, était exsangue : tout le monde avait honte d'être allemand. Le pays avait sombré dans une terrible crise économique. C'était un climat délétère et le

peuple avait besoin de se libérer du poids de cette honte. Hitler a redonné aux Allemands un motif de fierté de leur identité germanique : le peuple avait besoin de se libérer du poids de cette honte. Hitler, en formidable propagandiste, a su « vendre » un plan de relance économique au peuple allemand. Alors que la population avait perdu toute estime d'elle-même, elle a vu Hitler comme un symbole de puissance et de souveraineté retrouvées. Je me suis mis à la place de Lina, issue d'une famille qui avait perdu énormément d'argent, et j'ai compris ce qu'elle avait pu ressentir. C'est intéressant, quand on est comédien, de partir d'un comportement qu'on trouve abominable et d'y porter un point de vue différent. C'est vraiment stimulant car c'est plus difficile de s'identifier à quelqu'un pour lequel, instinctivement, on n'a aucune affinité.

Comment peut-on malgré tout déceler une part d'humanité chez ce personnage ?

Il faut d'abord rappeler que Lina était une négationniste absolue des atrocités commises par son mari car je suis convaincue qu'elle était au courant de ce qu'il faisait. J'ai pourtant déniché une vidéo d'elle sur YouTube où elle déclare en allemand que c'était « une époque magnifique ». Elle ajoute : « Ce qu'on ne comprend pas, c'est que [le nazisme] n'était pas d'ordre politique : c'était une croyance et une vision du monde. » On a beau être stupéfait par ses propos, le visage radieux de cette femme et son déni absolu de la réalité étaient terrifiants, mais fascinants. Je me suis dit que je savais à qui j'avais affaire.

La scène où le fils de Heydrich joue du piano illustre bien la perte d'influence de Lina.

C'est un très bon exemple qui illustre la compréhension qu'a Cédric du langage cinématographique. Il voulait qu'on entende le piano pendant toute la scène pour montrer que Lina est un peu tenue à l'écart, d'autant plus qu'elle est obligée de se taire pour ne pas interrompre son fils. Heydrich l'encourage à continuer à jouer, sans permettre à Lina de s'exprimer. C'est dans ces moments-là qu'on apprécie toute la subtilité de la mise en scène de Cédric : il trouve en effet des métaphores visuelles et sociales pour exprimer ce qui se déroule à l'écran.

Au total, qu'avez-vous pensé de Cédric Jimenez en tant que directeur d'acteur ?

Je retravaillerais avec Cédric sans hésiter un instant. C'est un véritable visionnaire et la manière dont il s'y prend pour travailler en équipe avec ses collaborateurs est exaltante. Il est passionné par ce qu'il fait mais quand je l'ai rencontré, j'ai voulu comprendre les motivations profondes qui le poussaient à se lancer dans ce projet. En effet, il arrive que les réalisateurs, étonnamment, ne sachent pas s'expliquer de manière convaincante. Je l'ai donc poussé dans ses retranchements pour savoir pourquoi il voulait tourner ce film, qui était son premier long métrage en langue anglaise. S'était-il vraiment passionné pour le sujet ou se trouvait-il qu'il était disponible et qu'il avait été engagé pour mettre en scène ce projet ? Et il a su me convaincre, sans le moindre doute possible, qu'il avait besoin de raconter cette histoire.





ENTRETIEN AVEC JACK REYNOR

Quel personnage incarnez-vous dans HHH ?

Jozef Gabčík, résistant slovaque missionné par l'armée britannique pour assassiner Reinhard Heydrich. Il a quitté la Tchécoslovaquie au début de la Seconde Guerre mondiale pour s'entraîner comme parachutiste en Écosse avec le soutien des Anglais. Quand on fait sa connaissance, il s'apprête à quitter la base militaire pour être parachuté dans les montagnes de Slovaquie et entamer sa mission.

Avez-vous mené des recherches sur Gabčík ?

Cela n'a pas été facile car il existe très peu de documentation sur son parcours avant l'Opération Anthropoïde. J'ai malgré tout lu ce que j'ai trouvé et cherché à bien cerner le cheminement psychologique par lequel passe un homme dans ce type de situation. C'est ce qui m'a permis – je l'espère – d'imprégner mon personnage de ma propre humanité et de me laisser porter par cette énergie, plutôt que de savoir ce qu'il avait l'habitude de manger au petit déjeuner.

Quelle était sa motivation profonde ?

De toute évidence, il avait un sens profond de la justice sociale et il ne pouvait se résoudre à

observer passivement ses compatriotes se faire persécuter. L'instinct fondamental de l'être humain qui le pousse à bien agir et à agir de manière juste était pour moi le moteur essentiel du personnage. Quel qu'en soit le prix à payer, son sacrifice en valait la peine puisqu'il a permis de sauver des vies par la suite.

Pourquoi Heydrich était-il une cible aussi importante pour la Résistance ?

D'abord parce qu'il était le bras droit d'Himmler avec lequel il a échauffé la Solution finale. Par ailleurs, en tant que Reichsprotektor de Bohême-Moravie, il était brutal et opprimait la population civile. Il était considéré comme une figure emblématique du parti nazi et c'était forcément une formidable victoire pour les Alliés et tout mouvement de Résistance en Europe de l'éliminer physiquement.

On ressent une forte complicité entre Gabčík et son camarade Kubis. Était-ce également le cas entre vous et Jack O'Connell ?

Tout comme nous, c'étaient deux jeunes qui aimaient s'amuser – ce n'étaient pas des militants politiques, mais deux garçons qui se battaient pour une cause. C'est ce qui nous a beaucoup rapprochés. On a formé une équipe très soudée. La plupart de nos scènes témoignent d'un sens aigu de fraternité et d'entraide. Que ce soit dans le mess où ils chantent l'hymne tchécoslovaque et boivent des coups, ou dans l'église où ils se battent contre les nazis, on comprend que la fraternité est un thème central du film.

Les rapports entre les résistants expriment un sentiment d'urgence. L'avez-vous ressenti ?

Bien évidemment, tous ces jeunes gens étaient angoissés et avaient un pressentiment en permanence, mais dans le même temps ils vivaient les choses très intensément, et dans ce film, on voit bien que ce genre de relations comptait énormément à leurs yeux : elles leur permettaient d'aller de l'avant et leur offraient un peu d'espoir. C'est même un élément qui les poussait à bien remplir leur mission. Même si, au bout du compte, ils ont été tués, ce qu'ils ont vécu en valait la peine.

Comment s'est déroulée la séquence sidérante de l'affrontement dans l'église ?

On a tiré environ 12 000 cartouches en cinq jours. J'ai utilisé quatre chargeurs de 30 cartouches chacun, si bien que je tirais 120 cartouches par prise. C'était délirant : dès que les soldats entraient dans l'église, on ouvrait le feu pendant près de trois minutes sans interruption. Et on faisait ça toute la journée. Là encore, il y avait un très fort sentiment de solidarité entre les deux résistants, même si la situation était désespérée.

Avez-vous le sentiment que le propos du film soit d'actualité ?

Absolument. Je trouve qu'en Europe on voit des lignes de fracture se reformer dans le socle qu'on a su mettre en place pour éviter qu'un conflit comme la Seconde Guerre mondiale ne se reproduise. Les gens sont terrorisés à l'idée que des hordes de migrants venus de pays ravagés par la guerre ne nous veuillent du mal. Au lieu de voir ce qui nous rassemble, ils se polarisent sur nos

différences. C'est aussi ce qui nous isole de plus en plus les uns des autres et c'est un phénomène très dangereux.

Comment Cédric Jimenez dirige-t-il ses comédiens ?

Un jour, Cédric m'a dit qu'il intervenait à hauteur de 10% et qu'il laissait ses acteurs se diriger eux-mêmes à 90%. Mais, a-t-il ajouté, pour qu'on puisse y parvenir, il fallait qu'il crée un univers crédible grâce auquel on s'investit totalement dans nos personnages. C'est exactement ce qu'il a réussi à faire : le décor était d'une authenticité absolue jusque dans ses moindres détails.



LISTE ARTISTIQUE

JASON CLARKE

Reinhard Heydrich

ROSAMUND PIKE

Lina Heydrich

JACK O'CONNELL

Jan Kubis

JACK REYNOR

Jozef Gabcik

MIA WASIKOWSKA

Anna Novak

STEPHEN GRAHAM

Heinrich Himmler

CÉLINE SALLETTE

Marie Moravec

AVEC LA PARTICIPATION DE

GILLES LELLOUCHE

Vaclav Moravec



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur **CÉDRIC JIMENEZ**

Scénario et dialogues **DAVID FARR**

AUDREY DIWAN

CÉDRIC JIMENEZ

Image **LAURENT TANGY**

Montage **CHRIS DICKENS**

Musique originale **GUILLAUME ROUSSEL**

Décors **JEAN-PHILIPPE MOREAUX**

Costumes **OLIVIER BÉRIOT**

Casting **FRANCINE MAISLER**

ET REG POERSCOUT-EDGERTON

Assistant réalisateur **FABIEN VERGEZ**

Son **CÉDRIC DELOCHE,**

ALEXIS PLACE

ET MARC DOISNE

Produit par **ILAN GOLDMAN**

ET DANIEL CROWN

ADAPTÉ DU ROMAN « **HHhH** » DE **LAURENT BINET**

©ÉDITIONS GRASSET & FASQUELLE, 2009 - PARIS, FRANCE